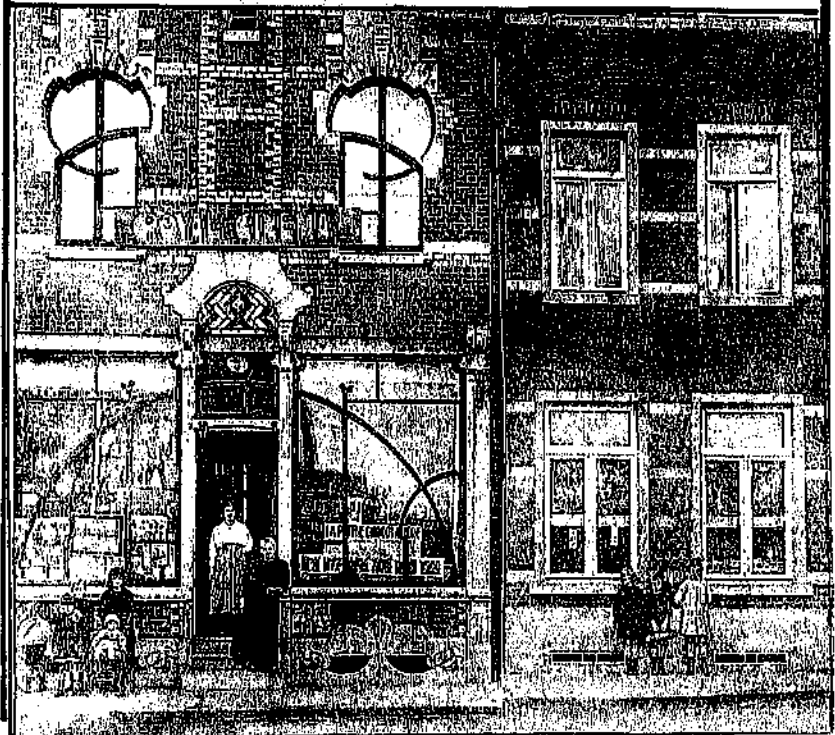
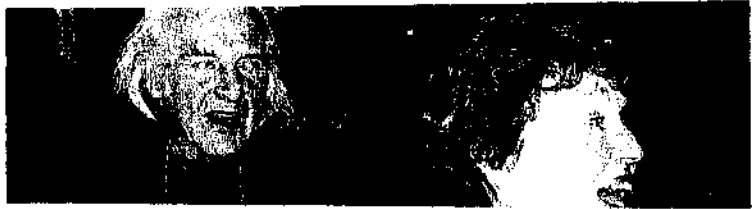


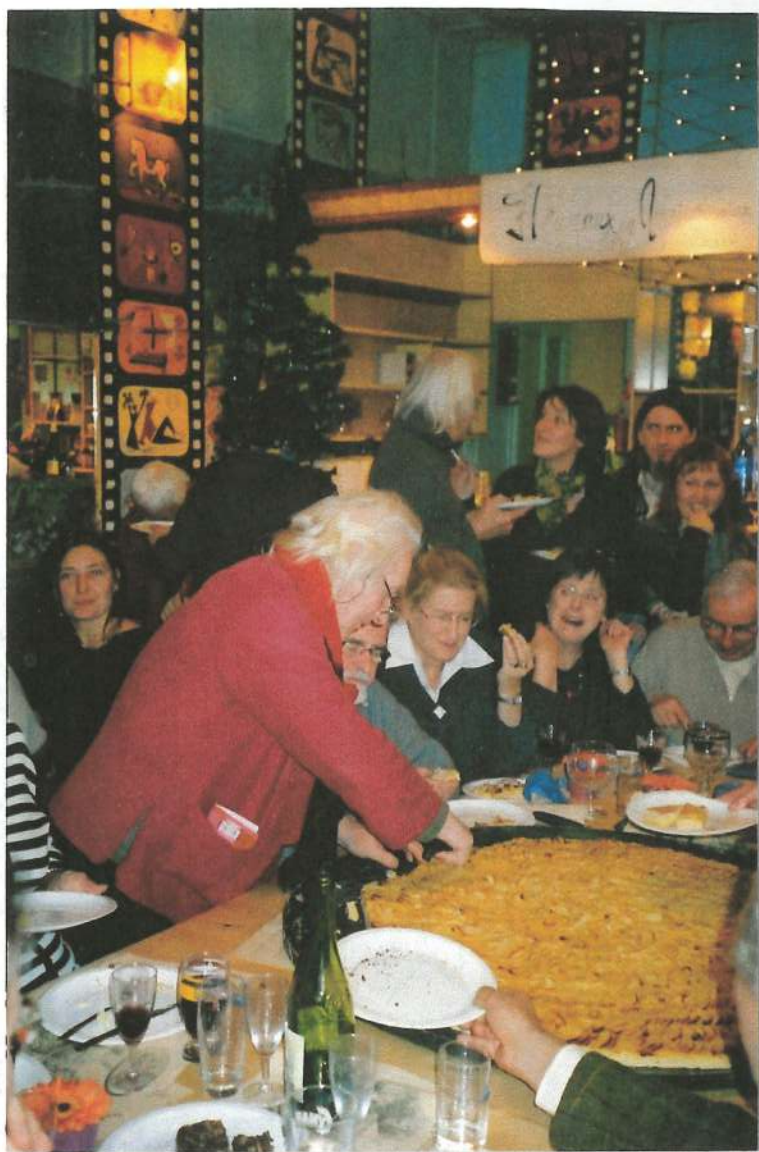
# LE DÉRA-CINÉ

5 OCTOBRE 2007 - N° 36

*Cahier de lecture accordé aux cordes vocales de la vie.*



*LE "ROYAL" aujourd'hui à juste 100 Ans.*



Julos au Royal, le 10 décembre 2005.  
Fête - ANNIVERSAIRE D'HENRY -

S'il fallait qu'Ecaussinnes nous soit conté il ne faudrait surtout pas oublier le « Royal » c'était une maison de la culture avant la lettre. Le « Royal » on l'appelait au début « le salon », il est né en 1907 quand mon père Gérard Beaucarne avait 7 ans. C'était la famille Dehoux qui tenait l'établissement. La famille Dehoux c'était des musiciens brillants, la petite-fille des Dehoux s'appelait Eva, elle a fait parler d'elle à Ecaussinnes, elle donnait des cours de piano à la Maison du Peuple à un certain moment donné, combien de temps a-t-elle vécu ? Cela vous le saurez sans doute en lisant le livre de Pierre Peltier, notre historiographe Ecaussinnois.

C'est Arthur Delmotte, le père de Jacques qui a installé le cinéma dans l'arrière salle du bistrot, c'était encore le muet à ce moment là et Eva Dehoux jouait du piano en regardant les images avec les spectatrices et les spectateurs, le cinéma muet avait un sacré succès et les affaires marchaient bien. La sœur d'Arthur s'appelait Maria elle est restée jeune fille toute sa vie pourtant chaque année, elle se rendait au Goûter Matrimonial, peine perdue elle n'a pas trouvé chaussure à son pied, elle s'est consolée en regardant au cinéma les plus grands films d'amour, elle était si active auprès de son frère qu'on a appelé le cinéma : « le cinéma Maria » et cette appellation me semble-t-il a perduré jusqu'aujourd'hui. Jacques Delmotte, le fils d'Arthur, le mari de notre Suzanne a succédé à son père et avec lui le cinéma est devenu parlant en 1935

rendez-vous compte, je n'étais pas encore né. Le cinéma a fait le plein jusqu'en 1984.

Entre-temps, Henry Lejeune était devenu le peintre officiel du Royal, Henry c'était notre Michel-Ange à nous les Scaussinous. Il a décoré les murs à sa façon surréaliste et originale et les maillets et autres outils de « cayoteu », de « cuerleu », de tailleur de pierre et les châteaux d'Ecaussinnes figuraient souvent dans ses peintures et céramiques. Ses installations au Royal collaient à l'actualité, Henry avait accroché un « spoutnik » au plafond du Royal le 7 octobre 1957, il y a 52 ans et il a fait aboyer la chienne Laïka sur les murs du Royal. C'était au temps où les actualités « Belgavox » passaient encore avant le grand film. Hélas 3 fois hélas que ça passe vite 50 ans, le temps a passé comme un songe. Revenons à Henry. Je dois à la vérité qu'il n'était pas seulement peintre et céramiste, il était et est toujours un merveilleux « agitateur culturel ». C'est la télévision qui a détrôné le cinéma Maria, la télévision, c'était le cinéma à domicile et les gens de Scaussennes n'ont plus été au cinéma, leur cinéma permanent, c'était leur poste de télévision d'abord en noir et blanc ensuite en technicolor tout en couleurs comme disait monsieur Culot qui tenait le cinéma concurrent juste en face. Le cinéma ne nourrissant plus son homme ni sa femme, ni ses enfants Jacques a créé « Publi-Rapport » un journal publicitaire toutes boîtes. Suzanne et Jacques et l'imprimeur du Quartier terriblement central l'inoubliable et truculent Franz Guéret ont secondé Henry et toute l'équipe des racines du manoir pour

organiser des spectacles fabuleux. Atualpa Yupanqui, Uma Ramos, François Béranger, Raoul Duguay, Henry a organisé aussi et je l'en remercie encore, quelques uns de mes spectacles. J'ai d'ailleurs chanté une où deux fois dans le cinéma, vous ne me croyez pas ? Interrogez les murs je suis sûr qu'ils s'en souviennent.

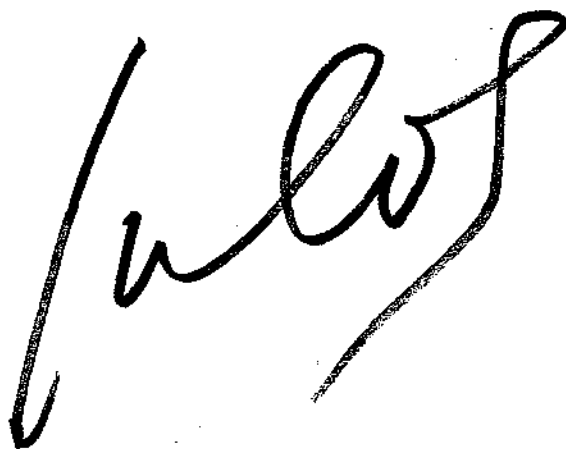
Avec Louise, Henry vendait mes disques et mes livres au « Mouton Tendu » rue de la Haie. Il venait à Paris, à Bobino où je chantais, avec une immense tarte que tous les spectateurs dévoraient avec délice ; Henry a créé un véritable mouvement artistique. Ecaussinnes était devenu un avant poste de la chanson, de la peinture, du dessin, de la musique. Dans son magasin, il vendait des livres de Chavée, de Bury et d'autres poètes connus ou inconnus. Mais en fin de soirée nous revenions au « Royal » notre maison mère. Je suggère que la commune d'Ecaussinnes achète et rénove le vieux cinéma de notre enfance et de notre jeunesse et que le Royal persiste et signe.

Je salue Marie-Henriette, la grande sœur de Suzanne, qui est revenue exprès d'Albuquerque. E je voudrais citer un extrait de la lettre de Béatrice Gilbert à propos du « Royal » : « Petit cinéma survivant dans l'ombre tu es une lumière dans ma mémoire ». Je dirai aux démolisseurs et aux promoteurs immobiliers de rester immobiles et de ne toucher à rien, d'aller promouvoir ailleurs : touchez pas à mon Royal et je propose solennellement que dorénavant et jusqu'à désormais, on appelle plus le Royal : le Royal mais bien « L'Impérial ». Quand on a 100 ans il me semble

qu'il n'y a rien de plus normal que cette promotion. Et parallèlement en vertu des pouvoirs qui ne me sont point conférés, je propose qu'on donne à Suzanne à qui appartient ce lieu de mémoire, le titre d'Impératrice et de gardienne officielle de la mémoire Ecaussinnoise, à toutes et à tous présents et venir en ce 5 octobre 2007.

Salut et fraternité. Scaussinou un jour scaussinou toujours. Scaussinou in djou scaussinou toudi.

JULOS

A large, stylized handwritten signature in black ink, appearing to read 'Julos'. The signature is written in a cursive, flowing style with a prominent vertical stroke on the left side.

# Le Royaume du petit.

de Jean Janniaux

NOUVELLE



Mai 2007.

Jean Janniaux et Henry Lejeune

Jean Janniaux a passé son enfance à Ecuissinnes,  
rue A. Poupier, à quelques encablures du Royal.  
Il a planté ses racines à Bruxelles, ville rêvée et magique.

Aux Editions Luce Wilquin il a publié

« Le pavillon des douanes (2005)

et « Les maraudeurs de l'obscur » (2006).

## « Je le ferai ! »

Je me répétais cette incantation plusieurs fois. C'était un vendredi, le jour le plus pénible de la semaine. Au tableau, les traces passées par l'éponge dissimulaient à peine les vestiges de la leçon précédente.

Par transparence sous les arcs blanchâtres d'eau séchée, je voyais encore l'ombre des chiffres et des signes arithmétiques que j'avais essayé de résoudre quelques minutes plus tôt.

J'étais devenu une sorte de récréation du vendredi après-midi pour mes petits camarades de classe. J'avais beau me dissimuler derrière des échafaudages de cahiers ou des quintes de toux. Monsieur D., l'instituteur, après avoir simulé une hésitation sur l'un ou l'autre visage qui s'inclinait vers le cahier ou le livre ouvert, Monsieur D. finissait toujours par me désigner. Il le faisait, avec moi comme avec les autres élèves, en lançant dans leur direction un morceau de craie qui achevait sa course elliptique avec un



toc sec sur le banc de la victime, car c'était bien d'une victime qu'il s'agissait dans tous les cas !. Retentissaient alors les applaudissements complice des enfants soulagés d'avoir échappé à la craie. Le vendredi il me choisissait pour « terminer en beauté » la leçon de calcul.

Aujourd'hui, arrivé à un âge où la mémoire fait le tri avec davantage d'indulgence entre l'innocent et le cruel dans les souvenirs qu'elle évoque, je regarde avec une certaine tendresse rétrospective le spectacle du calvaire infligé à ce garçonnet timide, chaque vendredi.

Ce jour était devenu pour moi le douloureux contre de gravité de chacune des semaines de cette année scolaire, une sorte d'étang noir qui absorbait les autres jours et précipitait les moindres instants de légèreté qui pouvaient y survenir.

« Je le ferai aujourd'hui ! ».

Le vendredi était aussi le jour où la maison était vide lorsque j'y rentrais, une fois la classe terminée. Papa revenait en fin d'après-midi d'une des trois écoles où il enseignait.

Le matin, il avait déposé la clé de la maison à mon intention sur la table,

je trouvais aussi une boîte à tartines fermée par un élastique que je glissais dans mon cartable.

À huit heures, je traversais les grappes de mamans qui venaient d'emmener les petits en classe, franchissais la grille et essayais de me fondre dans l'un ou l'autre groupe d'enfants.

« Prêt pour la leçon de calcul ? » m'interrogeait l'un ou l'autre, ignorant que cette leçon était pour moi une plaie ouverte dont jamais le pus ne tarissait.

La seule consolation que me procurait le vendredi résidait dans les deux heures qui suivraient la sonnerie du préau, celle qui annonçait la fin des classes et alertait les mamans, à nouveau rassemblées aux entrées de l'école, de la sortie imminente des petits.

Je parcourais le chemin en sens inverse, traversais tête basse les grappes de mamans qui menaient de front la recherche du petit dans un des rangs qui cheminait vers la grille de l'école et le dernier mot à avoir sur l'ouverture prochaine d'un Nopri, Place Cousin en face du Royal, « ce sera la fin de l'épicerie »

et puis ce n'est pas la même chose, le service, le contact avec le client...» ou le préavis de grève déposé aux Carrières.

Chaque vendredi, je me répétais :

« Je le ferai aujourd'hui ! je le ferai »

L'année allait s'achever sans que je trouve en moi la force de passer à l'acte, jusqu'à ce jour de juin...

Était-ce un vendredi où les enfants dans la Classe avaient été davantage hilares et moqueurs qu'à l'habitude ? Était-ce le dernier vendredi de l'année scolaire, un de ces jours de juin où l'ivresse des vacances prochaines m'infla l'énergie de passer à l'acte ? Étaient-ce les carrousels et les baraques de la ducasse dont les forains avaient achevé le montage et qui s'apprêtaient à ouvrir la « foire-fair » ?

Je ne saurais aujourd'hui identifier l'élément, image, lumière, bruit, regard qui me mena au bord du trottoir de la rue H. Poupier, dans l'axe exact du clocher de l'église.

J'avais sept ans.

« l'âge de raison », après tout ! Que de fois ne m'avait-on bassiné les oreilles à l'approche de cet âge fatidique où j'allais « enfin cesser

insupportable!». J'avais sept ans, oui, mais l'interdiction de traverser la rue H. Poupier m'avait pas été levée malgré la raison que m'attribuait virtuellement ce 18 avril 1961! Je devais toujours rentrer à la maison dès la fin des classes et longer le trottoir côté école! Tu n'as rien à faire du côté du jeu de balles, de la place Cousin, de la fancy-fair, de la ducasse, de la fête, du bruit, de la musique... et du Royal!»

« Je le ferai! Je vais y aller!»

Oui, c'était le dernier vendredi de juin. C'était la dernière fois avant deux longs mois d'été que je pourrais «y aller»: traverser la rue H. Poupier et franchir la double porte du cinéma. Le Royal.

\*\*\*

Chez moi, il m'y avait pas de télévision, pas de radio, pas de magazines pour enfants... rien que des livres sans images hormis les albums Tintin, seule concession à l'image dans cette maison et que je recevais au moment de leur parution. Je les ai lus et relus des milliers de fois. J'en ai conservé quelques exemplaires dont les feuillets tiennent par le miracle de quelques fils de la reliure à l'ancienne ou par celui de



de l'entrée de la maison. Chaque semaine, je regardais ces deux affichettes illustrant les programmes de cinéma du Week-end.

J'imaginai, à partir des dessins endiablés qui y figuraient des personnages et des paysages de rêve, les inaccessibles destins auxquels ils étaient livrés lorsque les portes du Royal se refermaient sur la musique du Générique.

« J'y suis arrivé ! »

Je me congratulais ainsi sans que le tremblement de mes jambes cesse, ni l'étreinte douloureuse qui oppressait mon ventre.

Il restait encore du chemin à parcourir avant d'arriver à la double porte du Royal.

On fêtait sans doute un anniversaire.

Le café à côté du Royal resonait de musiques, de rires, de chansons. Chaque fois qu'un client entrait ou sortait, des effluves de bière exhalait leur arôme enivrant que j'aspirais profondément, comme un fumeur la dernière bouffée d'une cigarette. Mon cœur battait la chamade. Qui étaient ces gens joyeux ? C'était cela l'interdit :

rire ? Boire ? Parler fort, se donner des  
bouvradés dans le dos... Je regardai à travers  
la vitre. Une femme aussi belle que sur les  
affiches de cinéma virevoltait entre les tables,  
souriant à l'un, se penchant vers un autre,  
s'adressant à l'homme derrière les pompes  
à bière, éclatant de rire en jetant sa tête  
en arrière. C'était une vedette de cinéma !  
C'était une actrice ! Je l'avais vue déjà en  
noir et blanc sur une affiche ! Elle était  
sans doute venue ce soir fêter l'anniversaire  
du cinéma ! Elle avait dû faire le voyage  
depuis Hollywood... Après tout... au Royal,  
chaque semaine il y avait deux films  
venus de Hollywood ! L'actrice devait être  
heureuse de rencontrer son public...

Lorsqu'une sonnerie retentit, les buveurs  
abandonnent leur table, quittent le café  
par la porte du fond qui donne sur le hall  
d'entrée de la salle de cinéma. Ils étaient  
assez nombreux pour que j'ose me risquer  
parmi eux. Emporté dans ce moment exalté,  
je gravis les marches menant au balcon  
et m'assis dans le coin le plus au fond,

au dernier siège de la dernière rangée,  
La rangée s'emplit de ces hommes et de ces  
femmes joyeux qui ne me remarquent pas,  
tout à la joie anticipée du film à venir.  
Je ne peux plus m'échapper : la salle est  
plongée dans l'obscurité. Le film commence  
Actualité en noir et blanc. Images de guerre,  
une actrice (l'invitée de Hollywood ? Elle  
lui ressemble...) reçoit un immense bouquet  
de fleurs à sa sortie d'avion. Elle salue d'un  
geste du bras, levé dans le ciel, et d'un grand  
sourire, la foule qui l'attendait. Le com-  
mentaire dit : « A Rome, Sophia Loren  
reçoit un accueil triomphal à son retour  
d'Amérique ». C'est elle ! c'est la star. Elle  
est avec moi dans la salle du Royal ...

Juste après les actualités, un film.

Transi de peur et d'angoisse à l'idée de  
m'être pas rentré à la maison avant le  
retour de Papa, je parviens à m'éclipser  
dans l'agitation de l'entracte. Dans le  
Hall, je m'immobilisai. J'entendis le  
rire de la Star ! Elle était aussi sortie  
de la salle. Sans doute pour se dégoûter  
les jambes, ou pour signer des autographes



qu'Henry effectua quand la Star lui proposa à nouveau une krappinté. Pas m'importe quelle bière, une Chimay. Pas m'importe quelle Chimay, une "Capsule bleue" dont il se désaltérait, me semble-t-il, plus souvent que nécessaire. Je pensai que c'était un prétexte pour bavarder avec la Star...

Je me promis de revenir voir ces fresques. Bien des années plus tard, je voulus revenir sur les chemins de mon enfance, comme un visiteur nostalgique médite devant les vestiges du passé au retour d'une vie d'exil. Je suis allé revoir ces fresques bien des années plus tard. J'étais en compagnie d'une femme à qui je dévoilais les chemins de mon enfance. La porte de la salle de cinéma était ouverte. Comme des Cambrioleurs, nous sommes entrés dans la salle vide du cinéma. Nos pas résonnaient et l'écho de nos cœurs battant éveillait en ces murs les romances qui s'y projetaient naguère, devant les hommes et les femmes aux yeux brillants de l'émotion à laquelle, dans l'obscurité ils avaient s'aban-

donner. Je l'ai serrée dans mes bras. Je l'ai embrassée. Et dans la mélancolie qui surgit des cinémas éteints, dans l'obscurité poussiéreuse de cette cathédrale de l'illusion, dans le parfum des cheveux de cette femme, je compris qu'un cercle de ma vie s'était clos. Je pouvais allumer le projecteur, entrer dans la fête de l'existence, raconter des histoires qui ne font pas pleurer, quitter les oûpeaux noirs qui me faisaient ressembler à un baobab mort éclairé par la lune!

J'entrai dans le café. Et je me tins à l'endroit où, enfant, j'avais osé aborder la star. Le souvenir de ce jour de 1961 me revint, intact. « S'il vous plaît, Madame ».

Elle ne me remarque pas. Elle ne m'entend pas. Elle est entourée de tous ses admirateurs, comme dans les Actualités...

« S'il vous plaît, Madame... » Je rougis.

Je tremble. Elle s'éloigne. Rejoint une table de fêtards. Montre de la main le château-Fort d'Ecaussinnes redessiné par Henry.

Je répétais mentalement ma question. Dix fois, vingt fois. Pour ne pas hésiter sur les mots quand elle m'entendrait.

« Moi aussi, je voudrais faire un film.  
Avec vous ? Comment fait-on du cinéma ? »

Je la suivais dans chacun de ces déplacements.  
Je n'allais jamais oser. Je guettais chacun de  
ses gestes de Reine...

J'allais aussi lui dire :

« Vous êtes si belle... ».

A la prochaine fête des mères quand l'insti-  
tuteur dira à la cantonade devant la classe  
hilare : « Bien sûr, Monsieur Idesbald,  
lui, il ne fera pas de dessin pour sa maman,  
ou alors un très laid... comme l'année  
dernière... ».

Il sera bien étonné, à la prochaine fête  
des mères, du dessin que je lui ferai :  
le portrait de « ma » Star.

« S'il vous plaît, Madame »

Suzanne se pencha vers moi.

Car c'était elle la Star.

C'était Suzanne, la propriétaire du cinéma.

Elle avait un sourire d'ange. Je lui demandai  
comment on fait du cinéma... Elle s'est  
assise pour être à ma hauteur.

« Comment on fait pour réaliser un film ? »

Je ne sais plus aujourd'hui, la phrase exacte

qu'elle m'a dit. Je vois en évoquant ce moment un visage rempli de tendresse, d'attention et de douceur.

« Comment t'appelles-tu ? »

« Jean Iderbald »

« Tu sais, Jean ... le cinéma, ce n'est pas la vraie vie. C'est comme les livres. Mais, il faut aimer les histoires. Elles aident à vivre. Elles te rendent moins seul, moins triste. Et il faut rêver aussi, toujours rêver. Et puis, quand tu auras grandi un peu, tu devras faire de ton mieux pour construire ta propre histoire et continuer à inventer des rêves ... Ensuite, il ne faut pas avoir peur de vivre tes rêves. Il n'y a que toi qui peut les vivre, tes rêves ... »

Je suis rentré juste avant le retour de Papa.

J'ai pris un livre sans images dans sa bibliothèque. J'ai lu mon premier roman.

Papa a souri en découvrant cette image inattendue de son petit garçon lisant.

J'ai découvert ce jour-là qu'un Papa sait sourire.

De page en page, je voyais et j'entendais

Les personnages du roman.

J'ai découvert ce jour-là le miracle du livre. Je compris que l'âge adulte avait ressemblé, ce jour-là à ce que j'imaginai, à ce que je « rêvais » pouvoir être l'enfance: joyeuse, légère, affectueuse, lumineuse.

Je sus aussi, ce jour-là, que dorénavant Maman n'aura plus le visage blême de l'agonie mais... celui d'une femme pétillante, buveuse, ricaneuse, fumeuse, danseuse, moqueuse, coquine, souriant des lèvres et des yeux, riant aux éclats, en jetant sa tête en arrière vers le plafond peint de son café. Suzanne fit souvent ce geste de la tête, dans ses éclats de rire qui résonnaient comme autant de flamboyances sur les peintures baroques que son ami Henry le jeune traspait là-haut, libérant son imaginaire de Michel-Ange et d'Écoussimmes d'Enghien, dans cette Chapelle païenne qui résonnait à vingt-quatre images secondes des conquêtes de l'ouest, des romances italiennes, des thrillers américains et surtout, de tous ces films de série B que le programme annonçait dans la

poésie inaltérable des titres gonflants com-  
me la locomotive lancée à l'assaut de la  
Caméra des Frères Lumières.

Jean Jauniaux

Ecaussinnes, le 18 Avril 1961

Bruxelles, le 24 Septembre 2007.





**UNA RAMOS**  
• ANDES

« Le Pivert des Andes ... »

## Une poignée d'artistes ont fait vibrer la salle du Royal

### JULOS BEAUCARNE

Tout d'abord l'enfant du pays Julos, qui après une tournée en Provence se produisit dans son village pour la première fois, c'était le 20 novembre 1965. Ce jour-là, il aurait été difficile de trouver une image plus forte que le lien de complicité qui régnait entre l'artiste et son public. En fin de programme il entama pour la toute première fois « Ô Claire Suzanne Adolphine » d'après un poème, qu'il avait mis en musique, tiré de l'œuvre de Max Eskamps (1862-1931), e fut un triomphe. Ce poème qui met en exercice le hameau de Belle-Tête, fut découvert fortuitement par Henry Lejeune qui en fit part subito presto à son ami Julos.

Pour comprendre l'inspiration du poème, il faut avoir connu Ecaussinnes à une époque où la pierre bleue constituait encore le fleuron de la localité. Claire Suzanne Adolphine était la fille du maître de carrière Adolphe Cousin qui épousa en 1861 Louis Eskamps originaire d'Anvers. Le couple eut un fils Max qui vécut à Anvers Max Eskamps visitait régulièrement sa mère au château Cousin actuellement « Le Gai Logis ».

Ce ne fut d'ailleurs pas la seule apparition de Julos dans la salle du Royal. Dix ans plus tard, le 23 octobre 1975, pour une veillée de l'amitié, Julos retrouvait son public. Mais depuis 1965 la réputation artistique de Julos avait pris du galon, rien qu'en juger par sa discographie, il en était à la sortie de son douzième disque dont sic 33 tours.

### François Béranger (1937-2003)

Par son passage au Royal, le 28 juin 1974, François Béranger donnait à Ecaussinnes le second des deux concerts de sa tournée en Belgique. Il clôturait ainsi la série de spectacles présentés cette saison par l'Atelier des Racines du Manoir. Série tournée vers la découverte d'artiste évoluant à l'écart des facilités « commerciales » et du n'importe quoi pourvu qu'il se vende.

François Béranger faisait des chansons depuis longtemps. Ignoré par les médias, il trouve d'abord son public dans les fêtes politiques de gauche. En 1969, il se fait véritablement remarquer par une chanson autobiographique « Tranche de vie ». Au Royal, le public découvre in interprète à la voix monocorde reflétant un pessimisme où l'humour n'est vraiment que la politesse du désespoir, à en juger par le « Tango de l'ennui ». François Béranger osait chanter les vérités qui ne sont pas toujours bonne à entendre. De plus à l'époque, le public n'appréciait pas tellement les cheveux longs, pourtant on n'était pas loin de mai 1968. Mais il faut dire que les cheveux ne poussent pas aussi vite que les idées révolutionnaires.

### Atahualpa Yupanqui

Le 13 février 1975, la salle du Royal accueillait un grand chanteur, guitariste et écrivain venu tout droit d'Argentine : Hector Roberto Chavero dit Atahualpa. Il participa à la renaissance de la tradition musicale argentine, célébrant et défendant dans ses chansons les opprimés, indiens et paysans.



Dès qu'il apparut sur scène, la guitare à la main, le visage rigide comme celui d'une statue, les applaudissements fusèrent de tous les côtés. Seul, un mouvement de tête et l'ombre d'un sourire indiquèrent que l'accueil le touchait. La voix de Yupanqui, qui semblait venir du fond des ténèbres prolongée par les vibrations des cordes de son instrument s'adressait directement à la sensibilité du public au sens le plus noble du terme... Ce n'est pas par hasard que le récital débuta par « Por ti canto Campesino » (Je chante pour toi paysan) véritable profession de foi.

Entre temps, l'Académie Charles Cros lui avait décerné le « Grand Prix du Disque Folklorique ». C'était en 1950 et le 7 juillet de cette année, il se produisait à Paris pour la première fois, au Théâtre de l'Athénée, au côté d'Edith Piaf.

#### **Una Ramos.**

Una Ramos est d'origine chilienne, le 19 septembre 1975, il présentait au Royal avec ses musiciens une soirée de musiques des Andes. L'instrument de prédilection de l'artiste est le « kèna », un morceau de roseau percé de trous avec lequel il exprime toute sa sensibilité. A l'écoute de cet instrument le public découvrait un son nouveau, d'une pureté et d'une subtilité touchantes. La complicité du public il ne la recherche pas. Mais ceux qui étaient dans la salle du Royal ce jour-là, furent les témoins d'une passion secrètement dévoilée par un grand artiste.

#### **Gérard Noël (1920-2004)**

Personnage légendaire né à Ecaussinnes, Gérard Noël était l'homme des veillées aux refrains oubliés qui sur les ondes, d'une voix rauque récitait Verlaine, Rostand, Victor Hugo... sur le plan musical par une habile transition il vous faisait passer de l'opéra à la bonne chanson française et de l'opérette à l'accordéon. Gérard Noël travaillait pour tous ses auditeurs dont le roi des Belges Baudouin I<sup>er</sup> qui lui écrivait de temps en temps.

Gérard lisait beaucoup, il voyageait pour retrouver la trace des Grands Hommes qu'il faisait découvrir à qui voulait bien l'entendre. C'est ainsi qu'il s'est intéressé tout particulièrement à Sacha Guitry (1885-1957), l'homme qui incarnait avant tout, avec un humour incomparable, l'entre-deux guerres. Le samedi 24 février 1996, Gérard Noël en compagnie de son épouse la charmante Suzy Gérard, nous donnait rendez-vous sur la scène du Royal pour évoquer ce personnage légendaire. Malheureusement les écaussinnois avaient répondu en petit nombre à ce rendez-vous et à peine une cinquantaine de personnes étaient présentes. Reflet d'une population peu intéressée par la culture.

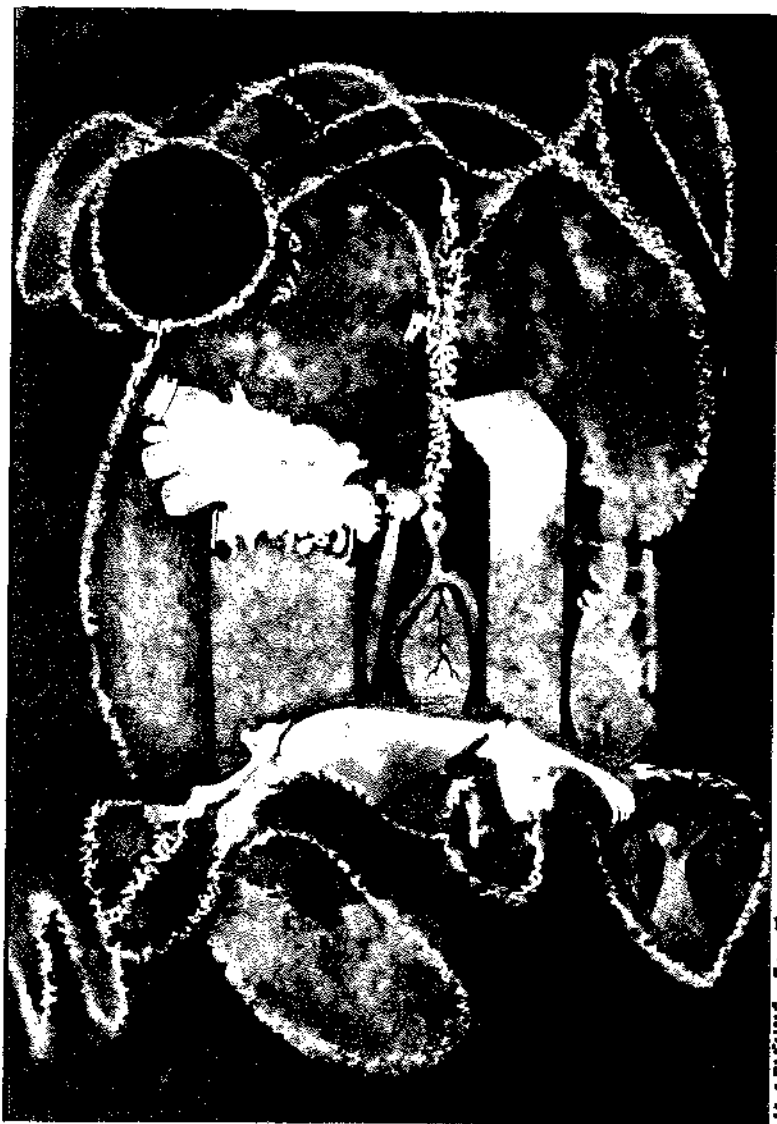
#### **Expositions.**

Des expositions furent à plusieurs reprises présentées dans la salle du Royal. La dernière en date, la plus importante fut celle organisée par le Service Culturel d'Ecaussinnes avec la collaboration du Centre Culturel Régional de La Louvière qui se tenait du 27 au 29 septembre 1996 dans le cadre du parcours d'artistes et des Fêtes de Wallonie. Parmi les exposants trois artistes incontournables d'origine écaussinnoise : Henry Lejeune, Fredy Taminiiaux et Charles Timmermans.



Photo J.P. Stancq.

Ce petit Royaume  
Sans majord' homme  
c'est chez Lui ...



J'ai été mis à la porte du monde  
et je suis reparti tout seul dans la brume

Julos, 1973.



Juillet 1990

Jules et Henry - Tourne-la-Grosce.



**ON NE MEURT PAS**

**TANT QU'ON A DES AMIS...**